
VIE

Du khalife fatimite Moëzz-Lidin-Allah, par M. QUATREMÈRE,
membre de l'Institut.

(Suite.)

Dans ce moment le trouble et la confusion régnaient dans la ville de Fostat. Les partisans de la famille d'Ikhschid et de Kafour, ainsi qu'une partie des soldats qui composaient l'armée, renonçant aux intentions pacifiques qu'ils avaient manifestées d'abord, se disposaient à prendre les armes pour repousser l'ennemi. Ils s'occupèrent à cacher tous les objets précieux qui se trouvaient dans leurs maisons, et préparèrent leurs tentes. Djauher, informé de ces apprêts hostiles, se mit en marche et s'avança vers ses adversaires.

Cependant le schérif arriva à Fostat le 7^e jour de schaban, apportant avec lui le traité et la capitulation. Le vizir et les habitants de la ville, auxquels se joignit une partie des troupes, montèrent à cheval, et allèrent au-devant du négociateur. Celui-ci leur fit lecture des actes dont il était chargé. Il remit à chacun la réponse à la demande qu'il avait écrite, et la promesse des fiefs militaires, des gratifications pécuniaires ou des emplois qui lui étaient accordés. Dans la lettre adressée au vizir, son titre lui était

conservé. Cette lecture produisit dans l'assemblée de longues et vives contestations. Nahrir-Souriani s'écria : « L'épée seule décidera entre cet homme et « nous. » Un habitant de Bagdad, nommé Ebn-Schaban, se levant dans la mosquée, avant la prière du vendredi, s'écria : « Musulmans, vous avez à vos « portes celui qui a saccagé la ville de Fez et emmené « captive sa population. » Après avoir passé en revue tous les maux que les habitants du Magreb avaient éprouvés de la part de Djauher, il ajouta : « Chassez « du milieu de vous cet homme peu habile, je veux « dire le vizir Djafar; c'est lui qui a préparé la ruine « de votre ville et l'effusion de votre sang, par cela « seul qu'il a entamé une négociation avec cet étran- « ger, c'est-à-dire le *kaïd* Djauher. »

Ce discours produisit une vive impression sur la multitude, qui déclara renoncer à l'amnistie qu'elle avait demandée. Le schérif et ses compagnons, ayant appris la rupture du traité et les dispositions belliqueuses que montrait la population de Fostat, se gardèrent bien de communiquer cette nouvelle à Djauher, dans la crainte que ce général ne les fit arrêter; ils précipitèrent leur départ. Mais à peine étaient-ils en route que Djauher, instruit de ce qui se passait, fit courir après les députés, et se les étant fait amener, il leur dit : « Je viens d'apprendre que « vos concitoyens ont rompu le traité et rétracté « leurs propositions : rendez-moi l'écrit que vous « avez reçu de moi. » Les négociateurs, prenant un ton suppliant et flatteur, lui dirent : « Dans ce cas,

« Dieu ne manquera pas de vous protéger et de vous
 « accorder la victoire. » Djauher dit au kadi : « Que
 « pensez-vous d'un homme qui voulait traverser la
 « ville de Fostat pour aller de là combattre les infi-
 « dèles, et faire le pèlerinage de la maison sacrée du
 « Très-Haut, et à qui on a refusé le passage ? A-t-il
 « droit de l'exiger les armes à la main ? » Le kadi ayant
 répondu affirmativement, le général lui en demanda
 une attestation écrite de sa main.

Cependant le schérif et ses compagnons arri-
 vèrent, et l'on se sépara sans avoir pu s'accorder.
 Ceux qui voulaient la guerre choisirent pour leur
 général Nahrir-Souriani, et se préparèrent à une ré-
 sistance opiniâtre. Ils passèrent dans l'île de Raudah
 et de là sur le rivage de Djizeh, et gardèrent soigneu-
 sement les ponts qui conduisaient à Fostat. Djauher,
 de son côté, arriva sous les murs de Djizeh et livra
 bataille à ses ennemis le 11^e jour de schaban. Cette
 action n'eut d'autre résultat que la prise de quelques
 hommes et de plusieurs chevaux. Les deux partis
 restèrent quelque temps en présence, et en venaient
 chaque jour aux mains avec des succès variés. Djau-
 her, prenant alors le parti de décamper, s'avança
 vers Moniet-assaïadin, *منية الصيادين*, et s'empara du
 gué de Moniet-schalkan. Là il fut joint par un corps
 de troupes égyptiennes, qui lui amenait des bar-
 ques. Comme les ennemis, postés sur l'autre rive,
 se préparaient à disputer vivement le passage, Djau-
 her s'adressant à un de ses généraux, nommé Djafar
 ben-Fallah, lui dit : « C'est pour un jour comme

« celui-ci que le khalife Moëzz te réservait : va donc déployer son courage et ton dévouement. » Djafar, dépouillant tous ses habits, et ne gardant que son caleçon, se jeta dans une barque, tandis que ses troupes, à côté de lui, traversaient ce fleuve à gué. Les Égyptiens, parvenus sur le rivage opposé, soutinrent l'attaque avec courage; l'acharnement était égal des deux côtés, et aucun parti ne voulait céder à l'ennemi. Enfin, après un combat aussi sanglant que vaillamment disputé, les partisans d'Ikhschid furent complètement défaits, et restèrent pour la plupart sur le champ de bataille. Ceux qui échappèrent au carnage, se voyant hors d'état de prolonger leur résistance, prirent la fuite, et allèrent chercher un asile dans les murs de Fostat. Ne s'y croyant pas en sûreté, ils enlevèrent de leurs maisons tout ce qu'ils purent emporter, et abandonnèrent la ville. Leurs femmes, sortant à pied de leurs retraites, allèrent trouver le schérif Abou-Djafar, et le conjurèrent d'intercéder auprès de Djauher pour le prier de ratifier la première capitulation, sans y faire de changement.

Le schérif se hâta d'écrire au général pour le féliciter de sa victoire, et lui demanda le maintien de la capitulation. Tous les habitants, inquiets de leur destinée future, entouraient le schérif et attendaient avec impatience l'arrivée de la réponse. Elle fut enfin apportée, et se trouva aussi favorable que l'on pouvait l'espérer. Le schérif en fit publiquement la lecture; elle était conçue en ces termes : « Au nom

« du Dieu clément et miséricordieux. J'ai reçu la
 « lettre du schérif (dont je souhaite que Dieu pro-
 « longe les jours, et éternise la gloire et la puissance),
 « dans laquelle il me félicite des victoires signalées
 « que Dieu nous a accordées. C'est le schérif lui-
 « même qu'il faut féliciter de ces événements, puis-
 « qu'il s'agit ici de son propre triomphe et de celui
 « de sa famille. Quant à la demande qu'il me fait de
 « renouveler l'acte d'amnistie que j'avais souscrit
 « précédemment, j'accède à cette proposition, et
 « j'autorise le schérif, au nom de notre maître et
 « seigneur, le prince des croyants, d'amnistier qui il
 « voudra, et de la manière qu'il voudra. J'ai écrit au
 « vizir de mettre le sequestre الاحتياط sur les mai-
 « sons des fugitifs, jusqu'à ce qu'ils prennent le parti
 « de la soumission. Que le schérif se prépare à venir
 « à ma rencontre, le dimanche ۱۴^e jour du mois de
 « schaban, accompagné des schérifs, de savants, des
 « personnages éminents, et de la population des villes
 « voisines. » Sur ces entrefaites Nahrir, Mahsar, Belal
 et Yemen-Tawil, ayant été massacrés, leurs têtes
 furent présentées à Djauher.

Le courrier porteur de la capitulation entra à Fostat, ayant à la main un drapeau blanc, et parcourut les rues de la ville, proclamant une amnistie entière et défendant expressément le pillage. Cette modération calma les inquiétudes des habitants, et les boutiques furent ouvertes comme à l'ordinaire. A la fin du jour Abou-Djafar reçut une lettre de Djauher, qui lui prescrivait de sortir à la rencontre de l'armée

égyptienne, le mardi 17^e jour du mois de ramadan, accompagné d'un nombre de schérifs, de savants et des principaux habitants. Tous se mirent en devoir d'exécuter ces ordres. Au jour indiqué ils se réunirent, ayant le schérif à leur tête, et se rendirent à Djizeh, où ils furent reçus par Djauher. Ce général fit proclamer par un crieur que les députés, à l'exception du schérif et du vizir, descendissent à l'instant de cheval. Tous à pied vinrent l'un après l'autre saluer Djauher, qui avait le schérif à sa droite, et le vizir à sa gauche. Dès que cette cérémonie fut terminée, on continua la marche, et l'on entra dans Fostat avec armes et bagages.

Le lendemain, dans l'après-midi, Djauher fit son entrée, précédé des tambours et des étendards. Il était vêtu d'une robe de soie brodée d'or, et monté sur un cheval jaune, couvert d'une housse d'étoffe d'Égypte. Il établit son camp sur l'emplacement qu'occupe la ville du Caire, se mit sans délai à tracer l'enceinte de cette capitale, et posa, dans la nuit même, les fondements du palais. Les habitants de Fostat, après avoir reposé tranquillement, se rendirent dès le point du jour auprès de Djauher, pour lui offrir leur félicitations, et virent avec surprise les travaux exécutés en si peu de temps. Comme le plan de l'enceinte offrait des défauts et des irrégularités assez graves, le général en parut mécontent. Mais, réfléchissant que l'entreprise avait été conçue et commandée dans le moment le plus favorable qu'il fût possible de choisir, il se décida à poursuivre

la construction. L'entrée des troupes africaines dans Fostat dura sept jours entiers.

Djauher, se voyant maître de cette importante capitale, dont la prise lui assurait la possession de toute l'Égypte, se hâta d'écrire à son maître, le khalife Moëzz, pour lui annoncer sa conquête. Cette lettre parvint à sa destination le 15^e jour du mois de ramadan. Bientôt après arrivèrent des courriers montés sur des dromadaires, qui apportèrent des détails circonstanciés de l'expédition, et présentèrent les têtes des ennemis qui avaient perdu la vie dans le dernier combat. Moëzz répondit à son général, et lui témoigna la vive satisfaction que lui causait un si heureux succès. Dans une des dépêches qu'il lui adressa à cette occasion, on lisait ce passage remarquable : « Tu me mandes, ô Djauher, que plusieurs membres de la famille de Hamdan t'ont écrit « à diverses reprises, pour t'assurer de leur sou- « mission, et te promettre de se rendre incessam- « ment auprès de toi. Écoute les conseils que je vais « te donner. Garde-toi bien d'entrer le premier en « correspondance avec aucun des enfants de Ham- « dan, soit sur un ton menaçant, soit sur un ton « affectueux. Si quelqu'un d'entre eux t'écrit, fais-lui « une réponse honnête, mais ne l'engage pas à se « rendre auprès de toi. Si quelqu'un se hasarde à « venir te trouver, traite-le avec politesse et bonté, « mais ne lui accorde aucun commandement dans « l'armée, ni le gouvernement d'aucun canton; car « les Benou-Hamdan font parade de trois qualités qui

« sont en effet les plus essentielles, mais qu'ils ne
 « possèdent pas réellement. Ils affectent beaucoup
 « de zèle pour la religion, tandis qu'ils ne sont rien
 « moins que religieux : ils font paraître une extrême
 « munificence, mais cette générosité n'est point ve-
 « nue de Dieu; ils prétendent à la bravoure, mais
 « leur courage n'a pour but qu'une ambition mon-
 « daine, et non les biens de l'autre vie. Garde-toi
 « donc avec le plus grand soin de te laisser tromper
 « par quelqu'un de ces hommes rusés et habiles. »

La famille de Hamdan, dont Moëzz redoutait si fort l'ascendant, était celle qui régnait à Alep et dans d'autres villes de la Syrie et de la Mésopotamie, et qui a laissé dans les annales de l'Orient des souvenirs aussi brillants qu'honorables. Nous verrons dans le cours de cette histoire que les craintes de Moëzz se réalisèrent, du moins en partie, et que plusieurs membres de cette famille occupèrent des places importantes à la cour de khalifes fatimites.

Un des premiers soins de Djauher, après la conquête de l'Égypte, fut d'abolir dans cette province tout ce qui rappelait la domination des khalifes abbassides. Il défendit que l'on fit dans la *khotbah* aucune mention de ces princes et que leur nom fût gravé sur la monnaie. Il interdit la couleur noire; il ordonna que les prédicateurs se revêtissent de blanc et prononçassent ces paroles : « O Dieu, répandez
 « vos bénédictions sur votre élu Mohammed; sur
 « Ali, l'objet de votre affection; sur Fatimah, la
 « vierge; sur Hasan et Hosain, petits-fils du prophète

« que Dieu a purifiés et garantis de toute souillure, « ô mon Dieu, et sur les imams, pères du prince des « croyants Moëzz-li-din-allah. » Le samedi de chaque semaine Djauher venait en personne rendre la justice, et écouter les plaintes que chaque citoyen avait à former. Lui-même apostillait de sa main les placets qui lui étaient présentés. Il avait auprès de lui le vizir, le kadi et un certain nombre de jurisconsultes habiles¹.

Cette année la souveraineté de Moëzz fut reconnue à la Mecque², à Médine, dans tout le Hedjâz, le Yémen; et la prière y fut faite universellement au nom de ce prince. A cette époque la Mecque avait pour gouverneur Djafar ben-Mohammed, descendant d'Ali. Cet homme, voyant l'Égypte au pouvoir de Moëzz, et la famille d'Ikhschid dépouillée de l'autorité, s'empressa de se ranger du côté du vainqueur, et rompit tous les liens qui l'attachaient à la dynastie des Abbassides. Un fait que j'ai rapporté plus haut, et qui s'était passé dix années auparavant, contribua puissamment à inspirer aux Arabes des sentiments d'affection pour le khalife fatimite, et les disposa à se regarder comme vassaux de ce prince². Je veux parler du zèle généreux et désintéressé avec lequel, l'an 348 de l'hégire, Moëzz s'était entremis pour apaiser la guerre allumée dans le Hedjâz entre les Benou-Hasan et les Benou-

¹ Makrizi, *Description de l'Égypte* (man. 798, fol. 180 v.).

² Taki-eddin-fasi, *Histoire de la Mecque* (manuscrit arabe 722, fol. 218 r. et v. 229 r.).

Djafar, et de la noble générosité qu'il avait déployée en acquittant, sur son trésor, le prix du sang versé dans ces tristes querelles, afin d'arrêter et de prévenir la continuation et le renouvellement des hostilités. Les Benou-Hasan n'oublièrent pas le service important que leur avait rendu le khalife. Aussi, dès que l'Égypte fut tombée au pouvoir des Fatimites, Hasan ben-Djafar, de la tribu de Hasan, ou, suivant un autre récit, Djafar ben-Mohammed s'empressa de faire la prière à la Mecque au nom de Moëzz, et en informa Djauher, qui sur-le-champ transmit cette nouvelle à son maître. Moëzz, pour reconnaître le dévouement de Hasan, lui envoya un diplôme d'investiture, par lequel il lui conférait le gouvernement de la Mecque et de toutes ses dépendances.

J'ai dit plus haut que, dans le moment où Djauher entreprit son expédition en Égypte, la famine depuis plusieurs années désolait cette province¹. De faibles crues du Nil avaient amené la disette, qu'avaient encore augmentée les troubles et les dissensions auxquels le pays était en proie sous un gouvernement sans énergie. Les grains et les autres substances nutritives étaient devenus rares, et le prix en avait haussé à tel point que la mesure de froment appelée *waïbah* se vendait une pièce d'or. Lorsque Djauher eut fait son entrée dans la capitale de l'Égypte, et qu'il eut commencé les travaux de la construction

¹ Makrizi, *Traité des famines de l'Égypte* (opuscule, fol. 5 v. r.).

du Caire, la cherté des vivres attira sérieusement son attention. Il fit donner la bastonnade à plusieurs meuniers, que l'on promena ensuite dans les rues de la ville. Ayant convoqué dans un seul endroit tous les courtiers de grains, il ordonna que l'on achetât dans ce lieu exclusivement les choses nécessaires à la vie. Un seul passage conduisait au marché, et il ne pouvait en sortir une seule mesure de froment sans qu'elle passât sous les yeux du *mohtesib*¹ Soleïman ben-Azzah. Malgré ces mesures la disette se prolongea sans interruption jusqu'à l'année 360. A cette époque des maladies contagieuses se répandirent parmi le peuple. La mortalité fut si grande, que l'on ne pouvait plus ni ensevelir ni enterrer les cadavres, et qu'on se contentait de les précipiter dans le Nil. Enfin, au commencement de l'année 361, les prix des denrées commencèrent à baisser, la terre reprit sa fertilité, et la famine et la contagion disparurent à la fois.

Le vendredi², 20^e jour du mois de schaban, de l'année 358, Djauher, à la tête d'une armée, se dirigea vers la grande mosquée, appelée *Atik* (l'ancienne), c'est-à-dire, la mosquée d'Amrou, pour y faire la prière, au nom de son souverain. En l'absence d'Abd-Alsemi ben-Omaïr, ce fut son substitut *خليفة* qui fit la *khotbah*. Il était vêtu d'habits blancs, et appela la protection de Dieu sur Moëzz-li-din-allah.

¹ J'ai donné, sur les fonctions du *mohtesib*, des détails étendus dans les notes de l'Histoire des sultans Mamlouks.

² Nowaïri, *loc. laud.*

Dans son second sermon il s'exprima en ces termes :

« O Dieu, comblez de vos grâces votre serviteur,
 « votre ami, le fruit de la prophétie, le rejeton de
 « la race qui dirige les hommes dans la droite voie,
 « le serviteur de Dieu, l'imam, Maad Abou-Temim-
 « Moëzz-li-din-allah, prince des croyants, comme
 « vous avez béni ses pères, modèles de pureté, ses
 « ancêtres illustres, les imams orthodoxes. O Dieu,
 « élevez sa grandeur, rendez sa parole puissante,
 « ses arguments convaincants. Réunissez tous les
 « hommes sous son obéissance, tous les cœurs dans
 « des sentiments d'affection pour lui, faites pros-
 « pérer ceux qui s'attachent à lui; accordez-lui la
 « possession des contrées orientales et occidentales
 « du monde. Faites que le succès accompagne le
 « commencement et la fin de ses entreprises. Vous
 « avez dit, et votre parole est la vérité même : *Nous*
 « *avons écrit dans les psaumes que la terre sera le par-*
 « *tage de mes serviteurs vertueux.* Votre serviteur, af-
 « fligé des atteintes qu'éprouvait votre religion, de
 « la violation de votre sanctuaire; blessé de voir
 « que la guerre sainte avait cessé, que les pèlerins
 « ne pouvaient plus se rendre à votre maison sa-
 « crée, visiter le tombeau de votre prophète, a pris
 « les armes pour cette noble cause, et fait d'im-
 « menses préparatifs; il a envoyé ses armées pour
 « soutenir vos droits, a prodigué ses trésors pour
 « votre service, et mis tout en œuvre afin de mé-
 « riter votre bienveillance. Les efforts de l'igno-
 « rant ont été réprimés, la main de l'oppressé a

« été paralysée; la vérité a triomphé, l'erreur a été
 « anéantie. O Dieu, veuillez protéger les armées de
 « votre serviteur, ces troupes qu'il a envoyées pour
 « combattre les infidèles, réprimer l'injustice, et
 « faire régner parmi les peuples les lois de l'équité.
 « O Dieu, faites que ses drapeaux soient partout
 « élevés et déployés, que ses phalanges soient vic-
 « torieuses. Faites que tout prospère par lui, par
 « ses mains, et que nous trouvions en lui un boulevart
 « vart contre l'ennemi. »

On fit frapper des pièces d'or dont une des faces portait ces mots : « Il n'y a pas d'autre Dieu que
 « Dieu : Mohammed est l'apôtre de Dieu : Ali est le
 « meilleur des mandataires, le vizir du plus parfait
 « des prophètes. Mohammed est l'apôtre de Dieu.
 « Le Très-Haut lui a confié la direction des hommes,
 « la véritable religion, afin qu'il la fit triompher de
 « toutes les autres sectes, malgré la répugnance des
 « polythéistes. » Sur l'autre face on lisait : « L'imam
 « Moëzz li-din-allah, prince des croyants, a, con-
 « jointement avec le prophète, appelé les hommes
 « à proclamer l'unité du Dieu éternel. Frappé à
 « Fostat, l'an 358. »

Le général Djauher eut soin de réunir dans les mêmes bureaux des Égyptiens et des Africains, en sorte que l'on trouvait partout à la fois un employé natif de l'Égypte et un du Magreb.

Au mois de dhou'lkadah de cette même année, les chefs et les soldats du parti d'Ikhschid, s'étant rassemblés en Égypte au nombre de cinq mille ca-

valiers, offrirent de se rendre à Djauher. Parmi eux se trouvaient quinze personnages éminents; le général leur accorda une amnistie. Mais ensuite, les ayant fait arrêter et mettre en prison, il les envoya à Moëzz, qui se trouvait encore dans la province d'Afrikiah.

Le vendredi, 18^e jour du mois de rébi second¹ de l'année 359, Djauher, à la tête d'une armée immense, vint faire la prière dans la mosquée d'Ebn-Touloun. Le prédicateur Abd-alsemi, étant monté pour faire la *khotbah*, fit l'éloge des princes de la famille d'Ali, et passa en revue leurs nobles prérogatives. Ensuite il pria pour le général Djauher, et prononça à haute voix ces mots : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. » Enfin il lut la surate du *vendredi* et celle des *hypocrites*. Le peuple fut appelé à la prière par le cri, « Venez à la meilleure de toutes les œuvres; » et cet usage, introduit alors pour la première fois, fut répété dans l'ancienne mosquée de Fostat au mois de djoumada premier, et se perpétua sans interruption jusqu'à l'extinction de la dynastie des Fatimites. Djauher fut charmé de voir adopter cette pratique, et en informa le khalife Moëzz. Mais lorsqu'il entendit le prédicateur prier pour le général Djauher, il en témoigna son mécontentement et protesta que ses maîtres n'autorisaient point cette distinction accordée à un sujet.

Au mois de schabân de cette même année, Bir

¹ Nowaïri, *loc. laud.* Makrizi, *Description de l'Égypte* (man. 798, fol. 235 r.).

l'Ikhschidite prit les armes dans la partie inférieure de l'Égypte¹, fit la prière au nom du khalife abbasside Moti, dont il fit inscrire le nom sur ses drapeaux. Il avait auprès de lui Abou'lkâsem-Aktini, de la famille d'Ali. Djauher, lui ayant adressé des propositions d'accommodement, qui ne furent point accueillies, fit marcher des troupes tant par terre que par eau. Le rebelle s'était emparé de la ville de Sahardjet, qu'il avait livrée au pillage. Djauher, par représailles, fit piller les maisons que son ennemi possédait dans la ville de Misr, et arrêter son gendre. Bir continua ses courses et saccagea plusieurs villages. Attaqué, près de Sahardjet, par les troupes de Djauher, il fut mis en déroute, et se retira à Tennis, d'où il s'embarqua pour passer en Syrie et dans le pays de Roum (l'Asie mineure). Djauher envoya une flotte à sa poursuite. Bir, arrivé à Tyr, étant entré dans un bain, fut arrêté, avec un nombre de ses adhérents et de ses pages, au mois de ramadan. On le conduisit à Misr, où il fit son entrée, le 14^e jour du mois de schewal. Il était monté sur un éléphant, ayant un homme devant lui et un autre derrière; il était suivi de son page Adjib, monté sur un chameau, et à côté duquel était un singe; puis venait un autre page nommé Serour, également sur un chameau; enfin quelques-uns de ses partisans, montés sur des chameaux, dont la tête était baissée. Tous furent mis en prison. Djauher confisqua les biens de Bir, et tout ce qu'il

¹ Nowairi, *loc. laud.*

avait mis en dépôt chez divers particuliers. Il voulut exiger de lui des sommes considérables; mais le rebelle, pour se dérober à ses poursuites cruelles, se fit à lui-même une blessure, des suites de laquelle il mourut au bout de quelques jours. On écorcha son corps, on remplit la peau de paille, on l'attacha à un gibet, et le cadavre reçut la bastonnade.

L'historien des patriarches d'Alexandrie¹, parlant du même fait, s'exprime en ces termes : « Un officier ikhschidite, nommé Bir, était gouverneur du Baschmour : c'est lui qui avait fait construire une mosquée située près du Caire. Cet homme défendit à tous les Baschmourites de payer la capitation, leur persuada de ne point obéir à Djauher, et leur dit : Si vous me secondez, je m'engage à protéger votre pays et à vous dispenser de tout impôt. Il fut bientôt à la tête d'une armée nombreuse. Moëzz, à son arrivée en Égypte, ayant appris ces nouvelles, fit marcher contre son ennemi un corps de troupes. Les Baschmourites, se voyant près d'être attaqués, tinrent conseil et se dirent l'un à l'autre : Comment prétendrions-nous perpétuer dans le royaume des troubles dont nous ne saurions prévenir les suites funestes? Alors ils se débandèrent et chacun retourna chez soi. Le malheureux Bir, s'étant réfugié à Damiette, les troupes ennemies l'y poursuivirent. Il s'embarqua sur un bâtiment qui le conduisit dans la Palestine. Étant entré à Jaffa, il y fut arrêté prisonnier. Durant un mois

¹ T. II, man. arabe 140, p. 74.

« on lui fit boire de l'huile de sésame, jusqu'à ce
« que sa peau se détachât de sa chair. Alors on en-
« leva cette peau comme une outre, on la remplit
« de paille et on la suspendit à une poutre. »

Le même écrivain nous donne ensuite des détails que l'on chercherait vainement ailleurs. « A cette
« époque, dit l'historien, il existait dans la ville de
« Tennis des jeunes gens pleins de bravoure qui
« exerçaient dans cette place une domination tyran-
« nique. Ils avaient pillé les biens d'un grand nombre
« de personnes riches et levé sur la population des
« contributions arbitraires. Ils se réunissaient entre
« eux pour boire et pour manger. Chacun d'eux se
« permettait de faire tout ce qui lui plaisait. Ils
« allaient jusqu'à enlever des filles vierges à leurs
« pères et à leurs mères. Ils en faisaient autant à
« l'égard des femmes; et personne n'osait s'opposer
« à leurs desseins. La ville de Tennis renfermait
« également plusieurs chrétiens, appelés les enfants
« de Kaschlam, du nom de leur père. Celui-ci, qui
« était un homme sage, voyant que la tyrannie de
« ces jeunes gens pervers était montée à un point
« intolérable, écrivit à Moëzz pour implorer son se-
« cours. Dans sa lettre il s'exprimait en ces termes :
« Une ville de votre empire, nommée Tennis, est
« habitée par un millier de jeunes musulmans, qui
« se livrent à tels et tels actes. » Il exposait en dé-
« tail toutes les violences dont ces hommes se ren-
« daient coupables, puis il continuait ainsi : « Il
« convient que l'émir envoie un de ses officiers, à

« la tête d'une armée nombreuse, pour résider à
« Tennis en qualité de gouverneur. Dès qu'il sera
« arrivé auprès de nous, je le seconderai dans tout
« ce qui pourra lui être utile. » Moëzz fit partir un
« officier kotami, nommé Maschalah, à la tête d'un
« nombreux corps de troupes. Lorsque ce général
« se présenta devant la place, les factieux lui fer-
« mèrent les portes et résistèrent l'espace de trois
« mois. Cependant la ville se trouva livrée aux hor-
« reurs de la soif. En effet, les habitants n'ont
« pour boire que les eaux du lac, qui sont douces
« trois mois de l'année, à l'époque de la crue du
« Nil. Alors on remplit les citernes. Ensuite, durant
« neuf mois, le lac est salé; et des bateaux apportent
« l'eau du fleuve, qu'ils vont chercher à une journée
« de distance.

« Lorsque la ville se trouva réduite à l'extré-
« mité, Kaschlam, ayant convoqué sur le rempart
« les chefs de la population, au nombre de cent,
« leur dit : « Jusques à quand resterons-nous, ainsi
« que cette ville, dans une pareille détresse? Si
« vous voulez m'obéir, je me rendrai médiateur
« entre vous et l'émir Maschalah; j'obtiendrai de
« lui, pour chacun de vous, une somme de dix
« pièces d'or, une robe d'honneur et un comman-
« dement dans la ville. Vous n'avez aucun moyen
« de résister désormais au sultan. » Tous lui protes-
« tèrent qu'ils approuvaient son avis, le pressèrent
« de se charger de la négociation, s'engagèrent à ne
« le contredire en rien. Tous les jeunes gens se dis-

« persèrent et chacun s'en alla de son côté. Lorsque
« Kaschlam se vit seul avec les cent principaux ha-
« bitants, il les invita à ouvrir la porte, que l'on
« referma aussitôt qu'il fut sorti. Accompagné des
« scheïkhs musulmans de Tennis qui partageaient
« ses vues, il se rendit auprès de Maschalah, auquel
« il fit connaître tous ses actes et tous ses plans. Il
« obtint de ce général une somme de mille pièces
« d'or, cent magnifiques robes et un acte par lequel
« cet officier s'engageait à ne molester en rien la
« population. Les députés, satisfaits d'une pareille
« promesse, retournèrent à Tennis, et remirent à
« chacun des principaux habitants dix pièces d'or et
« une robe d'honneur. Tous, en entendant le con-
« tenu de l'acte, se livrèrent à la joie, à la sécurité
« et ouvrirent les portes de la ville. Le général,
« ayant fait son entrée avec une grande pompe, fit,
« par le conseil de Kaschlam, préparer un festin
« splendide, auquel il invita tous les principaux ha-
« bitants. Il jura par la tête de Moëzz que pendant
« trois jours aucun d'eux ne retournerait chez soi,
« mais qu'ils passeraient tout ce temps chez lui à
« manger et à boire. Le troisième jour, lorsque les
« invités se trouvaient dans un état complet d'ivresse,
« le général fit fermer les portes et ordonna à ses
« troupes d'égorger sans distinction tous les con-
« vives; ce qui fut exécuté. Avant le point du jour
« les cadavres furent pendus au rempart de la ville.
« Le matin les habitants, à la vue de ce spectacle,
« furent saisis d'effroi. Ensuite, par ordre de Ma-

« schalah, on démolit la plus grande partie du mur, « qui resta ainsi démantelé. »

Cette même année¹ un rebelle, nommé Abou-Kharz ou Abou-Djafar, prit les armes dans la province d'Afrikiah et réunit sous ses drapeaux un grand nombre de Berbers et de ces hérétiques appelés *Nakkaris* نكارية, autrement *Saffaris* صفارية. A cette nouvelle, Moëzz marcha en personne, à la tête de ses troupes, pour apaiser ce soulèvement, et se présenta devant la ville de Bâgâïah. Abou-Kharz, ne se voyant pas en état de résister à des forces supérieures, eut recours à la fuite et se retira sur des montagnes escarpées. Moëzz, déterminé à se saisir de la personne du rebelle, détacha à sa poursuite Bolkin-Iousouf-ben-Zeïri. Abou-Kharz, pressé sans relâche, et n'ayant plus aucun moyen de se soustraire à un ennemi actif et courageux, prit le parti d'écrire à Moëzz une lettre remplie d'excuses et d'assurances de repentir, et dans laquelle il implorait la clémence de son souverain et le pardon de son crime. Moëzz, touché de ses sollicitations, lui accorda une amnistie entière, et l'admit au nombre de ses partisans².

Les conquêtes de Moëzz ayant porté au loin la terreur de son nom, Abou'lmaali, fils de Seïf-ed-daulah, ordonna que l'on fît la prière au nom de ce prince dans les villes d'Alep, de Hems et de Ha-

¹ Ebn-Khaldoun, t. IV, fol. 37 r. Haïder-Razi, fol. 284 r.

² Dans la copie de l'histoire d'Ebn-Khaldoun (t. IV, fol. 37 r.), on lit قتله, qu'il faut changer en قبله.

mah. En même temps, dans les deux villes saintes, on supprima de la *khotbah* le nom des khalifes abbassides, et on y substitua celui des Fatimites. Au rapport de l'historien Ebn-Kethir, ou fit, cette même année, à la Mecque, la prière au nom du khalife Moti et des Karmates, tandis qu'à Médine elle avait lieu au nom de Moëzz. Mais, en dehors de cette ville, Abou-Ahmed-Mousâ, nakib des schérifs de l'Irak-Arab, fit faire la *khotbah* au nom de Moti.

Ces détails sont en partie exacts; ainsi que je l'ai dit plus haut, ce fut dans l'année 358, et probablement dans les premiers mois de cette année, que la souveraineté de Moëzz fut reconnue à la Mecque; mais comme à cette époque les Karmates dominaient sur l'Arabie presque tout entière, il est peu étonnant que la crainte inspirée par la puissance de ces redoutables sectaires ait introduit des changements brusques et fréquents dans les signes extérieurs par lesquels les petits princes de la Mecque et de Médine manifestaient leur soumission à un souverain étranger.

Tandis que ces événements se passaient en Afrique et dans les contrées plus orientales, la Sicile était le théâtre des succès nombreux des armes des musulmans. L'an 351¹, Abou'lhosain, qui commandait dans cette île au nom des Fatimites, s'empara de

¹ Nowairi, *Rerum arabicarum quæ ad historiam siculam spectant ampla collectio*, p. 15 et suivantes; *Abulfedæ Annales*, t. II, p. 478; Cedrenus, Zonaras, etc. ap. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XVI, pag. 106 et suiv.

Taormine (طارمين), la plus forte place qui fût restée au pouvoir des Grecs. Le siège avait duré sept mois et demi. Moëzz ordonna de substituer au nom de cette ville celui de *Moëzziah*. Il reçut les prisonniers qui lui furent envoyés, et qui étaient au nombre de quinze cent soixante et dix.

Tandis que les musulmans établis dans Taormine en relevaient les édifices, en rétablissaient les fortifications, les habitants de Rometta, ayant secoué le joug, implorèrent le secours du *Domestique*, devenu empereur de Constantinople. Moëzz écrivit à l'émir Ahmed, et lui enjoignit d'envoyer Hasan ben-Omar, pour mettre le siège devant Rometta, attaquer ceux qui la défendaient, et les forcer d'abandonner ce poste. Ebn-Omar arriva sous les murs de la ville, le jeudi, dernier jour du mois de redjeb de l'an 352. Il dressa aussitôt ses machines de guerre, et les attaques se succédèrent sans interruption. Le général fit construire un château, dans lequel il établit sa résidence, et ses soldats se bâtirent également des maisons. A cette nouvelle, le *Domestique* rassembla des troupes, dont il donna le commandement à Manuel, lui recommandant de passer sans délai en Sicile. Il partit le mercredi, 3^e jour de schewal, l'an 353, à la tête d'une armée nombreuse. Le trajet dura neuf jours. Les Grecs creusèrent un fossé autour de la ville de Messine, et fortifièrent les murs de cette place. Hasan ben-Omar manda ces détails à l'émir Ahmed, qui se mit en marche à la tête de ses troupes. De leur côté, les Grecs partirent de

Messine, et se dirigèrent vers Rometta, afin d'attaquer Hasan ben-Omar. Au milieu du mois de sche-wal, de l'an 353, Manuel s'ébranla, à la tête d'une armée la plus nombreuse qui fût jamais entrée en Sicile, et qui se composait de Madjous (Normands), d'Arméniens et de Russes. Hasan, instruit de son approche, se prépara au combat. Il plaça un corps de troupes dans le défilé de Benfaschī, et un autre dans celui de Damasch. A cette nouvelle, Manuel détacha deux corps d'armée pour attaquer ces deux postes; il en envoya un troisième du côté de la ville, afin d'intercepter les secours qui pourraient arriver aux assiégeants. Hasan, après avoir laissé une partie de ses troupes devant la forteresse, partit à la tête du reste pour aller combattre les Grecs. Ceux-ci, partagés en six corps, enveloppèrent de toute part les musulmans. De leur côté, les habitants de Rometta firent une sortie sur ceux qu'ils avaient en tête, et le combat s'engagea avec fureur. Les musulmans étaient animés par le sentiment de l'honneur¹; les Grecs se croyaient assurés de la victoire; mais les premiers, résolus à périr en combattant, déployèrent une nouvelle ardeur. Hasan ben-Omar s'écria : « Grand Dieu, les hommes m'abandonnent; ne m'abandon-

¹ Le texte porte *دخل المسلمون حياء من انفسهم*, je lis *المسلمين*. J'avais d'abord supposé qu'il fallait substituer aux expressions du texte les mots suivants : *رحل المسلمون حياء في انفسهم*, que je traduirais ainsi : « Les musulmans, voulant sauver leur vie, commencèrent à reculer. » Mais j'ai cru devoir renoncer à cette conjecture.

« nez pas. » Et, en disant ces mots, il se précipita sur l'ennemi, à la tête de ceux qui l'entouraient. Manuel, de son côté, cria aux Grecs : « Où sont donc ces exploits dont vous vous êtes vantés en présence de l'empereur ? Démentirez-vous vos promesses en fuyant devant cette petite troupe ? » La bataille s'échauffa de nouveau. Manuel perça un musulman, et reçut lui-même plusieurs coups, qui ne le blessèrent pas, attendu l'excellence de son armure. Un soldat musulman, se précipitant sur lui, blessa son cheval et lui coupa les jarrets ; le général grec tomba lui-même sous les coups de l'ennemi. Dans ce moment le ciel se couvrit d'un nuage noir, d'où sortaient des éclairs et du tonnerre. Les musulmans, persuadés que Dieu combattait en leur faveur, mirent les Grecs en déroute, les poursuivirent, et les taillèrent en pièces. Les fugitifs, croyant rencontrer sur leur route une plaine, se trouvèrent engagés dans des passages escarpés. Ils arrivèrent devant un large fossé, qui, pour sa profondeur, pouvait être comparé à un abîme. Ils s'y précipitèrent, s'écrasant les uns les autres ; et toute cette tranchée se trouva entièrement comblée par les cadavres, sur lesquels la cavalerie passa sans obstacle. Ceux qui échappèrent au massacre se réfugièrent dans des lieux escarpés, au milieu de vastes fondrières. Le combat avait duré depuis le point du jour jusqu'à la prière de midi ; et la poursuite et le carnage se prolongèrent jusqu'à la nuit. Le nombre des morts s'éleva à plus de dix mille. Plusieurs des principaux officiers ennemis

furent faits prisonniers. Les musulmans recueillirent un butin immense, qui consistait en chevaux, en armes et en argent. On y distinguait une épée, sur laquelle étaient gravés ces mots : « Cette épée indienne, du poids de 170 *mikthals*, a longtemps combattu devant l'apôtre de Dieu. » Hasan envoya cette arme en présent à Moëzz-li-din-allah. Il y joignit deux cents des principaux prisonniers, des cuirasses, des cottes de mailles, et une grande quantité d'armes. Ceux des ennemis qui avaient fui du combat s'embarquèrent précipitamment et mirent à la voile. La nouvelle de cette victoire parvint à l'émir Ahmed avant qu'il eût joint Hasan ben-Omar; mais presque aussitôt il perdit son père, Hasan ben-Ali.

Le siège de Rometta avait duré plusieurs mois, lorsque mille hommes, exténués par la famine, vinrent se rendre au général musulman, qui les envoya à Palerme. Les attaques continuèrent et se terminèrent par la prise de la place. Les musulmans et les Grecs se livrèrent ensuite de nombreux combats. On distingue, en ce genre, une bataille navale qui eut lieu dans le détroit, et où l'ennemi perdit tant de monde, que le sang rougit les eaux de la mer.

L'an 356 la paix fut conclue entre Moëzz et le *Domestique*, et des deux côtés on s'envoya des présents. Moëzz écrivit à l'émir Ahmed pour lui notifier la paix, et lui recommander de réparer les murs de Palerme, de fortifier sans délai cette ville, de faire construire dans chaque canton de l'île une place forte, une *djami* (une mosquée) et un *member*

(une chaire); d'autoriser les habitants de chaque canton à établir leur demeure dans la ville de ce district, et de ne pas souffrir qu'ils restassent dispersés dans les villages. L'émir Ahmed se hâta d'exécuter cet ordre. Il commença à faire relever les murailles de Palerme, et envoya dans les différents cantons de l'île des scheiks chargés de surveiller les travaux de construction.

L'an 358 Moëzz reçut des présents que lui envoyait l'empereur de Constantinople. Il donna l'ordre d'évacuer les deux villes de Taormine et de Rometta. Cette décision consterna les musulmans. L'émir Ahmed fit partir son frère Abou'lkâsem, et son oncle paternel Djafar. Ces deux officiers vinrent camper entre les deux places, qui furent démolies et livrées aux flammes.

Cette même année Moëzz enjoignit à l'émir Ahmed d'abandonner la Sicile et de revenir dans la province d'Afrikiah. L'émir partit, emmenant avec lui sa femme, ses enfants, ses frères, et ses trésors. Ils s'embarquèrent sur une escadre de trente bâtimens, et il ne resta point en Sicile un seul homme de cette famille. Ahmed avait gouverné l'île l'espace de seize années. Il laissa, pour commander en son nom, faïsch, affranchi de son père.

Cependant¹ Hosain ben-Abd-allah, ainsi que je

¹ Makrizi, *Description de l'Égypte* (man. 797, fol. 311 r. et v.); Abou'Imahâsen (man. 671, fol. 121 r. et v.); Nowairi (manusc. de Leyde); *Abulfedæ Annates* (t. II, p. 500); Ebn-Khaldoun (t. IV, fol. 36 v.); Haïder-Râzi (man. de Berlin).

l'ai rapporté plus haut, s'était réfugié en Syrie, et occupait cette province, où sa domination s'étendait, au midi, jusqu'à la ville de Ramlah. Djauher, voulant se délivrer d'un voisin si dangereux, fit marcher contre lui le général Djafar ben-Fallah, qui s'était distingué dans cette bataille où le sort de l'Égypte avait été décidé. Djafar, étant entré en Syrie, battit Hosāin près de Ramlah, et s'empara successivement des principales villes de la province. Hosāin, poursuivi sans relâche par un ennemi actif, tomba enfin au pouvoir de Djafar, qui l'envoya en Égypte avec un nombre d'émirs qu'il avait faits prisonniers. Tous ces captifs arrivèrent à Fostat au mois de djoumada premier, l'an 359. Comme Hosāin, à l'époque de sa puissance, avait maltraité les habitants de l'Égypte, on le laissa, lui et ses compagnons d'infortune, debout, tête nue, et exposé durant cinq heures aux regards du peuple et aux outrages de ceux qui avaient eu à se plaindre de son administration; ensuite on les conduisit au camp de Djauher, où ils furent détenus en prison et réunis aux membres de la famille d'Ikhschid. Enfin, le 17^e jour du mois de djoumada second, le général, députant son fils Djafar, avec ordre de se rendre auprès du khalife Moëzz, et de lui porter un présent d'une valeur inestimable, lui remit en même temps Hosāin et les autres prisonniers qui étaient arrivés de la Syrie. On les fit embarquer sur un bateau, pendant la nuit, en présence de Djauher. Quelque accident ayant fait renverser la barque, Hosāin s'écria, en adressant la

parole au général : « Veux-tu donc, ô Abou'lhosain, « nous faire périr ici dans les eaux ? » Djauher protesta qu'il n'avait eu nullement une pareille intention, et parut attristé de cet événement; ensuite il fit transporter les prisonniers sur une autre barque. Ils arrivèrent auprès de Moëzz, et, depuis cette époque, on n'entendit plus parler d'eux.

Cependant Djafar marcha vers Damas, se rendit maître de cette ville après plusieurs combats, et y fit faire la *khotbah* au nom de Moëzz, au mois de moharram, l'an 359; après quoi il reprit la route de Ramlah. Sur ces entrefaites le schérif Abou'lkâsem Ismaïl ben-Abi-Iali, qui se trouvait à Damas, prit les armes, secondé par la majeure partie du peuple, revêtit le costume noir, fit la prière au nom du khalife Moti, et chassa de la ville le gouverneur qui y commandait comme lieutenant de Djauher. A la nouvelle de cette insurrection, Djafar se mit en marche. Au mois de dhou'lhidjah on alla mettre le siège devant Damas. Les attaques se prolongèrent, grâce à la résistance vigoureuse des habitants; enfin la place tomba au pouvoir de l'ennemi. Le schérif Abou'lkâsem, forcé de prendre la fuite, s'enfonça dans le désert afin de gagner Bagdad. Djafar avait promis une somme de cent mille pièces d'argent à celui qui le lui amènerait. Le schérif fut rencontré au milieu du désert par Ebn-Galban, de la tribu d'Adwah, qui le saisit, l'emmena, et le remit entre les mains de Djafar. Ce général, loin de respecter le malheur de son captif, joignit, à son égard,

l'insulte aux mauvais traitements. Par son ordre on le promena sur un chameau, la tête couverte d'un bonnet de feutre, avec des plumes fichées dans sa barbe, et ayant derrière lui un Africain qui le frappait rudement ; ensuite on le conduisit en prison. Bientôt après, Djafar se l'étant fait amener durant la nuit, lui demanda quel motif l'avait engagé dans une entreprise téméraire, et à l'instigation de qui il avait agi. Le schérif répondit avec assurance qu'il n'avait été sollicité par personne ; que, du reste, tout ce qui s'était passé était l'effet de l'arrêt du destin. Djafar s'attendrit sur le sort d'un homme malheureux, mais qui n'était nullement coupable, puisqu'il n'avait fait qu'obéir à la voix de l'honneur et du devoir en prenant les armes, et en soutenant avec plus de courage que de succès la cause de son souverain légitime. Il consola son prisonnier, et lui promit d'écrire en sa faveur à Djauher. Après avoir remis les cent mille pièces d'argent à ceux qui lui avaient livré le schérif, il leur reprit cette somme en les chargeant de malédictions, et leur reprochant d'avoir indignement trompé un homme sans défiance. Comme ce général professait une affection sincère pour tous les membres de la famille d'Ali, il s'attacha à combler le schérif de bienfaits et de marques de considération. Djafar avait de lui-même la plus haute opinion, et s'était toujours regardé, sous le rapport du mérite, comme supérieur à Djauher. Lorsqu'il se vit maître de Ramlah, de Tibériade, de Damas, et de toutes les places de la Syrie, que Hosain fut

tombé entre ses mains, ces conquêtes, exaltant son orgueil, il regarda comme au-dessous de lui de correspondre avec Djauher, et écrivit directement et en secret au khalife Moëzz, qui était encore dans le Magreb. Dans sa lettre il faisait au prince des protestations d'une inviolable fidélité, détaillait avec emphase les succès dont Dieu avait couronné ses armes, et critiquait amèrement la conduite de Djauher. Moëzz, irrité d'une pareille audace, renvoya à Djafar ses dépêches toutes cachetées, et lui écrivit en ces termes : « Tu as de toi-même une idée fausse. « Nous t'avons envoyé pour servir sous les ordres « de Djauher, et c'est avec lui que tu dois corres- « pondre. Celles de tes lettres qu'il nous transmettra « seront lues par nous avec plaisir, mais celles-là « seules; et nous ne consentirons jamais à établir « avec toi les relations que tu désires. Ce n'est pas « que nous ne te jugions digne d'une pareille dis- « tinction, mais nous n'aurons garde de désobliger « un général aussi fidèle que Djauher. » Cette lettre augmenta le mécontentement de Djafar, et le bruit de ses prétentions et de ses démarches parvint bientôt aux oreilles de Djauher, qui, toutefois, ne se permit à l'égard de son subordonné aucun acte hostile. Djafar resta dans son gouvernement de Syrie sans daigner correspondre sur aucun article avec son général; et, quoiqu'il se formât contre lui un orage sous lequel il succomba, ainsi que je le rapporterai plus loin, il s'abstint de demander du secours, dans la crainte de voir arriver, comme auxiliaire, une

armée tout entière, qui serait pour lui aussi redoutable que l'ennemi.

Djauher, ainsi qu'on l'a vu plus haut, la nuit même de son arrivée à Fostat, s'était occupé de désigner l'emplacement d'une nouvelle capitale, et d'en tracer les fondations. Les travaux furent poursuivis avec une activité prodigieuse; et, dans l'intervalle d'environ trois années, on vit s'élever, sur un sol qui n'offrait que des buttes de sable, une ville immense, qui subsiste encore sous son nom primitif, celui de *Kâhirah*, d'où les Européens, par une légère altération, ont formé celui du *Caire*. Comme les détails dans lesquels il conviendrait d'entrer sur la topographie de cette capitale, à l'époque de la dynastie des Fatimîtes, couperaient trop longuement le fil de mon récit, j'ai cru devoir réunir tous ces renseignements dans un appendice placé à la suite de cette histoire.

Djauher gouvernait l'Égypte avec une autorité presque absolue, et son administration, pleine de fermeté et de justice, maintenait dans sa nouvelle conquête la tranquillité et la paix. Sincèrement dévoué à son maître, il ne cessait d'écrire à ce prince pour l'engager à venir fixer sa résidence sur les bords du Nil. Moëzz hésita pendant plusieurs années; il craignait avec raison de s'éloigner de son ancienne capitale. En établissant son séjour en Égypte, il devait abandonner ces vastes contrées d'Afrique, soumises par ses armes et par celles de ses pères, et qui étaient peuplées de tribus belliqueuses, mais

crédules et turbulentes. Il fallait confier ces provinces à un vice-roi qui réunît au talent de l'administration le courage et la prudence, pour tenir en bride ces nations disposées au changement. Or, pouvait-on se promettre qu'un homme, investi d'un si grand pouvoir, ayant sous ses ordres une armée nombreuse, n'écouterait pas les conseils de l'ambition, et ne chercherait pas, tôt ou tard, à se rendre indépendant? Ces réflexions, sans doute, contribuèrent puissamment à retarder le départ de Moëzz pour l'Égypte.

Cependant Djauher s'occupait à élever au Caire une magnifique mosquée appelée *Azhar* الازهر, le premier édifice de ce genre qui fut bâti dans la nouvelle capitale. Les fondements en furent jetés le samedi 25^e jour du mois de djoumada premier, l'an 359. Les ¹ travaux de construction furent terminés le 7^e jour du mois de ramadan, l'an 361, et l'on commença dès lors à y célébrer l'office du vendredi. Autour de la coupole qui couronnait le premier portique, رواق, et qui se trouvait à la droite du *menber* et du *mihrab*, on traça une inscription qui, après l'invocation du nom de Dieu, contenait ces mots : « Cet édifice a été construit par les ordres du serviteur et de l'ami de Dieu, l'imam Abou-Temim-Maad Moëzz-li-din-allah, prince des croyants (sur qui, ainsi que sur ses illustres ancêtres, puissent reposer les bénédictions de Dieu), par le ministère

¹ Makrizi, *Description de l'Égypte* (manuscrit n° 798, fol. 237 recto et verso).

« de son serviteur Djauher l'écrivain, l'Esclavon,
« l'an 361. »

Djafar ben-Fallah¹, ainsi que je l'ai dit, gouvernait la Syrie, et faisait sa résidence dans la ville de Damas. Au mois de safar de l'an 360, sur un ordre exprès de ce général, les crieurs chargés d'appeler le peuple à la prière firent entendre ces mots : « Venez à l'œuvre la plus sainte. » Personne n'osa s'opposer à cette innovation. Bientôt après, au mois de djoumada second, le gouverneur commanda que la même formule fût employée dans l'*Ikamah*². Tous les habitants furent vivement affligés des changements introduits dans leurs pratiques religieuses, et regardèrent comme une punition du ciel la mort de Djafar, qui, comme on va le voir, eut lieu dans la même année.

Hasan ben-Ahmed, surnommé *Asem* الاعسم, qui était alors le chef suprême des Karmates³, étant parti de sa capitale, se dirigea vers Koufab, avec l'intention de se porter sur la Syrie. Un motif particulier le déterminait à entreprendre cette expédition. Les princes de la famille d'Ikhschid, à l'époque où ils régnaient sur l'Égypte, s'étaient soumis

¹ Abou'lmahâsen (fol. 126 r. et v.).

² Le mot *أقامة* désigne « l'appel à la prière, qui a lieu immédiatement après l'*idhan* أذان, dans l'intérieur des mosquées. » (Voyez *Notices et extraits des manuscrits*, t. XII, p. 587.)

³ Nowaïri, man. arabe 647, fol. 78 v. 79 r. Id. (man. arabe de Leyde); Ebn-Khaldoun (t. IV, f. 71 r.); Abou'lmahâsen (fol. 126 v. 131 v. 132 r.); *Abulfedæ Annales* (t. II, p. 508); Makrizi, *Kitab-almoukaffâ* (man. 675, fol. 248 r.).

à payer annuellement aux Karmates, sur les impôts de Damas, une somme de trois cent mille pièces d'or. Lorsque l'Égypte se fut soumise à l'empire de Moëzz, et que Djafar ben-Fallah eut achevé la conquête en Syrie, les Karmates sentirent que cette branche de revenu allait être perdue pour eux. Hasan ben-Ahmed, étant arrivé à Koufah, députa vers Bakhtiar le *deïlemi*, l'un des princes de la dynastie des Bouïdes, pour lui demander du secours et des armes. Bakhtiar lui envoya de Bagdad un arsenal complet, et lui fit remettre une délégation de quatre cent mille pièces d'or, à toucher sur Abou-Tagleb, fils de Naser-eddaulah ben-Hamdan. Si l'on en croit un historien, le chef des Karmates se rendit en personne à Bagdad, et pria le khalife Moti, par l'entremise de Bakhtiar, de lui accorder un secours d'hommes et d'argent, et de lui conférer le gouvernement de l'Égypte et de la Syrie, s'engageant à chasser Moëzz de ces deux provinces. Le khalife refusa, en alléguant que les uns et les autres appartenaient à une même secte; que les Égyptiens, c'est-à-dire les Obaïdis (Fatimites), avaient anéanti les préceptes de la religion, égorgé les savants; que les Karmates avaient massacré les pèlerins, enlevé la pierre noire de la kabah, et s'étaient livrés à une foule d'excès.

Bakhtiar, ayant reçu cette réponse, dit à Hasan de se retirer, et d'agir comme il jugerait à propos. Hasan partit de Koufah et se rendit à Rahbah, ville située sur le bord de l'Euphrate, et qui avait pour

gouverneur ce même Abou-Tagleb dont il vient d'être question.

Cet officier, après avoir payé en totalité le montant de l'assignation, et avoir en outre envoyé à l'armée des Karmates des vivres en abondance, fit dire à Hasan : « J'avais dessein de marcher en personne
« pour tenter une expédition en Syrie ; mais, puisque
« tu veux à ma place entreprendre cette guerre, je
« resterai ici pour attendre de tes nouvelles. Si tu as
« besoin de mon secours, tu me verras arriver rapide-
« ment pour seconder tes efforts. » En même temps il fit proclamer dans son camp que tous ceux, partisans d'Ikhschid ou autres, qui étaient disposés à marcher en Syrie sous les ordres de Hasan, pouvaient le faire sans éprouver aucun obstacle ; qu'Abou-Tagleb consentait à leur départ, et que les deux armées étaient censées n'en former qu'une. En conséquence, de nombreux soldats d'Abou-Tagleb allèrent se ranger sous les drapeaux des Karmates. Parmi ceux qui prirent ce parti on comptait beaucoup de partisans des Ikhschidites, qui se trouvaient en Égypte ou en Palestine au moment de la destruction de cette dynastie, et qui, forcés de fuir pour échapper aux armes victorieuses des Fatimites, avaient été chercher un asile auprès d'Abou-Tagleb. Un motif particulier engageait celui-ci à concourir de tout son pouvoir à favoriser les succès des Karmates. Ayant entamé une négociation avec Djafar ben-Fallah, il avait reçu de ce général une lettre pleine d'expressions dures, et dans laquelle il le menaçait de mar-

cher incessamment contre lui. Abou-Tagleb envoya cette lettre à Hasan, et autorisa, comme je l'ai dit, tous les soldats de bonne volonté à joindre l'armée du Karmate. Celui-ci, ravi de joie et animé d'un nouveau courage, partit de Rahbah et s'avança vers Damas. Lorsqu'il fut arrivé près des villages de Merdj, ضياع المرج, ses troupes saisirent un Africain nommé Ali ben-Moulah, et le massacrèrent, avec un grand nombre de ses compatriotes. La terreur et le découragement commencèrent à s'introduire dans l'armée des Fatimites. L'avant-garde des Karmates, composée d'Arabes des tribus d'Okail et de Kelab, était commandée par Dâlem ben-Mauhoub-Okaili. Cet officier, ayant rencontré l'armée africaine dans le désert de Maarrah, ces troupes parurent effrayées. Bientôt Schibl ben-Marouf, de la tribu d'Okail, vint au secours de Dâlem; le combat s'engagea, et fut soutenu avec assez de vigueur. Enfin le chef des Karmates, Hasan ben-Ahmed, étant arrivé en personne, sa vue inspira aux Arabes une nouvelle valeur, et les ennemis commencèrent à reculer. Cependant le combat se soutint jusqu'à l'après-midi. Alors Dâlem, faisant un dernier effort à la tête des siens, se précipita avec tant d'intrépidité sur les Africains, que ceux-ci furent mis dans une déroute complète, et tout ce qui échappa au carnage se débanda, sans pouvoir être rallié. Djafar ben-Fallah fut tué dans le combat, sans que personne s'aperçût de sa mort. Les Arabes s'occupèrent à piller le camp ennemi. Cette action brillante eut lieu le jeudi,

6^e jour du mois de dhou'lkadah, l'an 360. Après la bataille, le corps de Djafar fut trouvé, sans vie, étendu dans la plaine, et reconnu par des personnes qui avaient eu occasion de voir ce général : la nouvelle de sa mort fut bientôt sue universellement. Suivant une autre narration, Djafar étant tombé au pouvoir de Hasan, celui-ci le fit égorger de sang-froid. On remarque, comme un fait extraordinaire, que le chef des Karmates, après avoir ordonné la mort de son ennemi, le pleura, et fit publiquement son éloge, attendu qu'ils étaient l'un et l'autre partisans de la famille d'Ali. Cette victoire entraîna la prise de Damas.

Hasan, maître de cette ville¹, prononça, dans le menber (la chaire), des malédictions contre Moëzz et ses ancêtres, et ajouta : « Ces hommes
« sont les descendants de *Kaddah* (l'oculiste); ce sont
« des charlatans, des imposteurs, des ennemis de
« l'islamisme : nous les connaissons mieux que per-
« sonne, puisque c'est du milieu de nous qu'est sorti
« leur ancêtre *Kaddah*. » Hasan fit faire la prière au nom du khalife abbasside.

Hasan ben-Ahmed, étant venu camper sous les murs de Maarrah, reçut des habitants une somme d'argent considérable, et se dirigea vers Ramlah. Cependant Djauher avait envoyé d'Égypte, au secours de la Syrie, un Africain nommé Saadah ben-Haïan, qui avait, disait-on, sous ses ordres un corps de onze mille hommes. Cet officier, ayant ap-

¹ Abou'Imahâsen, *loc. laud.* fol. 132 r.

pris la mort tragique de Djafar, et ayant été joint par des fuyards, qui lui donnèrent des détails précis sur leur défaite, resta interdit et sans savoir quel parti prendre. Il ne vit d'autre ressource que de se jeter dans la ville de Jaffa, qui n'était ni fortifiée, ni suffisamment approvisionnée. Hasan ben - Ahmed vint aussitôt mettre le siège devant cette place; et les Arabes de la Syrie accoururent en foule pour grossir son armée. Les attaques furent poussées avec une grande vigueur, et bientôt la disette se fit sentir dans la ville. Comme on y introduisait secrètement des vivres, Hasan, pour ôter cette ressource aux assiégés, établit un corps d'observation, avec ordre d'exercer une surveillance exacte sur tous les hommes qui se présenteraient pour entrer dans la place, et d'égorger sans miséricorde ceux que l'on trouverait portant des provisions de bouche. La garnison, étroitement resserrée, après avoir mangé ses chevaux et tous les animaux qui se trouvaient dans la ville, fut réduite à une famine horrible, qui fit périr la plus grande partie des soldats. Hasan, qui méditait l'invasion de l'Égypte, laissa la conduite du siège de Jaffa à Abou'lmounadja et à Dâlem, et se mit en marche avec le gros de l'armée, le vendredi 1^{er} jour du mois de rébi-awal, l'an 361. Djauher¹, qui s'attendait à être attaqué, n'avait rien négligé de tout ce que prescrivait la prudence pour repousser un ennemi aussi redoutable. Il fit creuser autour

¹ Makrizi, *Description de l'Égypte* (man. 798, f. 126 v. 127 r.)
Nowaïri (man. de Leyde)

de la capitale un fossé profond, sur lequel il ménagea un passage, que l'on ferma avec les deux portes de fer enlevées de l'hippodrome d'Ikhschid. Il fit construire un pont sur le canal, et recreuser la tranchée qui avait précédemment ouverte le gouverneur Seri ~~ben-Hakam~~. Il distribua des armes aux Égyptiens et aux Africains; il plaça comme surveillant, auprès d'Aboul-fadl-Djafar Ebn-Forat, un eunuque assidé, qui avait ordre de passer la nuit dans la maison du vizir, et de l'accompagner partout où il irait. Enfin, il envoya des émissaires dans le Hedjâz, pour se procurer des nouvelles sûres relativement aux Karmates.

Sur ces entrefaites, au mois de dhou'lhidjah, l'an 360, Hasan, à la tête de ses troupes, surprit la ville de Kolzoum, et fit prisonnier le gouverneur. Il fondit à l'improviste sur la ville de Ferma; mais il accorda une capitulation aux habitants de cette place, moyennant une somme considérable qu'ils lui payèrent. Il fit prisonnier le gouverneur, nommé Abd-allah ben-Iousouf. Hasan menait, dit-on, avec lui quinze mille mulets chargés de coffres qui renfermaient ses trésors, des vases d'or et d'argent et des armes, sans compter ceux qui portaient les tentes et les bagages. Bientôt après un général fatimite, nommé Iarouk, surprit la ville de Ferma, en chassa le gouverneur karmate, Ebn-Omar, et envoya à Fostat des têtes, des drapeaux, etc. Sur ces entrefaites les habitants de Tennis se révoltèrent contre Moëzz, firent la prière au nom du khalife

abbasside Moti et du chef des Karmates. Dans les premiers jours du mois de moharram de l'année suivante, l'armée des Karmates vint camper à Aïn-schems. Djauher, à l'approche de cet ennemi redoutable, fit fermer les portes du Caire, ordonna d'exercer une exacte surveillance sur tous ceux qui entraient ou sortaient, enjoignit aux habitants, et en particulier à tous les schérifs, de se rendre auprès de lui. Abou-Djafar-Moslem et les autres notables sortirent en effet, et arrivèrent au camp, accompagnés de leurs tentes. Le vendredi, premier jour du moi de rébi-awal, un engagement fort vif eut lieu près de la porte du Caire entre l'armée de Djauher et celle des Karmates. Il y eut, de part et d'autre, beaucoup de morts et de prisonniers, mais sans avantage décisif. Le samedi les deux troupes conservèrent leurs positions, et se tinrent sur la défensive. Le dimanche on se prépara à un nouveau combat. Hasan, à la tête de toute son armée, s'avança au bord du fossé, dont la porte était fermée. Vers le coucher du soleil, Djauher fit ouvrir cette porte et attaqua l'ennemi. Après un combat acharné, dans lequel il y eut beaucoup de sang répandu, Hasan fut battu, et forcé de prendre la fuite. Djauher ne le poursuivit pas, mais livra au pillage le camp ennemi, dans lequel on trouva tous les approvisionnements et la correspondance du chef. Hasan, à la faveur de la nuit, effectua sa retraite par la route de Kolzoum. Une partie de ses bagages avait été pillée par les Arabes des tribus d'Okail et de Taï,

tandis qu'il était aux prises avec l'armée égyptienne. Ce succès éclatant fut dû aux dispositions sages et prudentes qu'avait prises Djauher, et aux présents qu'il avait répandus dans l'armée ennemie pour gagner des officiers supérieurs. Il aurait pu, s'il avait voulu, au milieu de la déroute, faire prisonnier le chef des Karmates; mais la nuit étant survenue, Djauher craignit que l'ennemi ne lui eût tendu un piège, et ne le fit tomber dans quelque embuscade. Les habitants de l'Égypte avaient en grand nombre pris au combat une part active. Djauher fit publier dans toute la ville que quiconque amènerait le chef des Karmates vivant, ou présenterait sa tête, recevrait pour récompense 300,000 pièces d'argent, cinquante *khilah*, autant de chevaux tout sellés, et une triple paye.

Jamais les Karmates, depuis l'origine de leur puissance, n'avaient essuyé un plus terrible échec. A la perte énorme qu'ils avaient faite dans le combat il s'en joignit une autre qui ne leur fut pas moins funeste. Ils se virent abandonnés par les partisans de Kafour et d'Ikhschid, qui avaient jusqu'alors combattu sous leurs drapeaux. Un millier d'entre eux tomba entre les mains de Djauher, qui les fit mettre en prison et charger de chaînes. Hasan, hors d'état de tenir la campagne, se retira dans la ville d'Ahsâ, où il faisait sa résidence.

Deux jours après la victoire des troupes égyptiennes Djauher vit arriver un corps de troupes que Moezz envoyait à son secours, et qui était sous les

ordres d'Abou-Mohammed-Hasan ben-Ammâr. À la nouvelle de ces événements, le gouverneur que les Karmates avaient placé à Tennis se hâta de prendre la fuite; et l'on recommença à faire dans cette ville importante la prière au nom de Moëzz.

Au mois de ramadan de cette même année (361) Djauher reçut une ambassade et un présent de la part de l'empereur de Constantinople. Peu de temps après Hasan ben-Ammâr, s'étant rendu à Tennis, se vit attaqué par la flotte des Karmates; mais la victoire se déclara pour ce général. Sept bâtimens tombèrent en son pouvoir et furent envoyés par lui à Fostat, avec cinq cents Karmates qui les montaient.

Djauher¹, dès qu'il fut bien assuré que l'ennemi avait regagné sa capitale, fit marcher vers Jaffa Ibrahim, fils de sa sœur. Les assiégeants, ayant appris la défaite de leur armée et l'approche des troupes africaines, levèrent le blocus, se retirèrent vers Damas, et occupèrent le camp placé sous les murs de cette ville. La division ne tarda pas à éclater entre les deux chefs, Dâlem et Abou'l-mounadja. Cette mésintelligence eut, dit-on, pour motif le produit des impôts que chacun des deux officiers prétendait percevoir exclusivement, pour l'appliquer aux besoins de ses troupes. Abou'l-mounadja se prévalait du grand crédit dont il jouissait auprès de Hasan, qui lui confiait, en son absence, et préférentiellement à tout autre, la conduite des affaires.

Aussitôt après la retraite des Karmates, Ibrahim

¹ Nowairi (man. 647, fol. 79 r. et v.).

étant arrivé à Jaffa en fit sortir la garnison et la ramena en Égypte.

Sur ces entrefaites¹ Hasan ben-Ahmed, étant retourné sur ses pas, vint camper à Ramlah, où il fut joint par les deux généraux Dâlem et Abou'lmounadja. Ce dernier raconta à son chef les démêlés qu'il avait eus avec Dâlem, et les discours injurieux que celui-ci s'était permis contre son collègue. Hasan, aigri par cette dénonciation, fit arrêter Dâlem, et le tint quelque temps en prison. Enfin, par les instances de Schibl ben-Marouf, qui se porta caution pour son ami, il mit ce dernier en liberté.

Abou'lmounadja s'enfuit sur les bords de l'Euphrate, et se retira dans une forteresse qui lui appartenait, et qui était située sur le territoire des Benou-Ziad.

Hasan, jaloux d'effacer la honte de sa défaite, mit en mer des vaisseaux, qu'il fit monter par de bonnes troupes. Il rassembla autant qu'il put d'Arabes et d'autres soldats, et se disposa à tenter une seconde fois la conquête de l'Égypte. Djauher, voyant approcher l'orage, ne cessait d'écrire à Moëzz, qui résidait encore dans la ville de Kairowan, et lui détaillait les combats que son armée avait eus à soutenir, les pertes énormes qu'elle avait essuyées durant un long blocus. Il lui représentait qu'il avait fallu se battre sur ses propres retranchements, avec un ennemi hardi et courageux, qui avait été au moment de se voir maître de la capitale. Moëzz, troublé de

¹ Makrizi, *Moukaffâ*, fol. 248.

ces nouvelles alarmantes, résolut enfin de partir pour l'Égypte, comptant à peine y arriver à temps pour l'empêcher de tomber au pouvoir des Karmates. Il partit de Mansouriah, capitale de son empire, le lundi, 22^e jour du mois de schewal, l'an 361, et se rendit dans la ville de Sardaniah¹, où il s'arrêta quelque temps, afin de réunir auprès de lui ses soldats, les officiers de sa cour, et tous ceux qui devaient l'accompagner dans son voyage. Ce prince, obligé de se transporter à une si grande distance de ses états héréditaires, se demandait, avec quelque inquiétude, à qui il devait, durant son absence, confier le gouvernement de ces vastes provinces. Après une longue hésitation, son choix se fixa enfin sur l'émir Abou-Ahmed-Djafar ben-Ali. L'ayant mandé à sa cour, il lui fit connaître les fonctions importantes auxquelles il désirait l'appeler. Djafar, au lieu d'accepter avec empressement et sans restriction un poste si brillant, mit à son consentement des conditions qui devaient assurer l'indépendance de sa position. « Je demande, dit-il au khalife, qu'un de

¹ Le lieu de plaisance appelé *Sardaniah* سردانية, où Moëzz séjourna quelque temps, était situé non loin de Djeloula (*Notices et extraits des manuscrits*, t. XII, p. 483) et de Kaïrowan (Ebn-Khaldoun, man. t. IV, fol. 37 r.). Son nom a induit en erreur plusieurs écrivains modernes, qui ont supposé avec peu de vraisemblance que le khalife fatimite, avant son départ pour l'Égypte, était allé faire un voyage dans l'île de Sardaigne. Du reste, il paraît, d'après une autorité respectable (*Ibid.* t. IV, fol. 388 v.), que Sardaniah devait son nom à une population sarde que les Arabes, dans le cours de leurs invasions dévastatrices, avaient arrachée de son pays, et transplantée sur la côte de l'Afrique.

« vos fils ou de vos frères réside avec moi dans le
« palais. Je serai seul chargé des soins de l'admi-
« nistration, et lui n'aura droit de me demander
« aucun compte des revenus de l'état, attendu que
« les recettes seront toujours au niveau des dépen-
« ses. Lorsque j'aurai pris une résolution, je l'exé-
« cuterai sans attendre vos ordres, attendu la dis-
« tance considérable qui sépare le Magreb de l'Égypte.
« Le choix des kadis, l'assiette des impôts, et les
« autres actes du gouvernement, ne dépendront que
« de ma volonté. » Ces propositions révoltèrent
Moëzz, qui s'écria tout en colère : « Quoi donc, ô
« Djafar ! tu prétends me dépouiller de mon auto-
« rité suprême, et t'associer à moi dans l'exercice du
« pouvoir, puisque tu disposerais absolument, et
« sans ma participation, de tous les emplois et de
« tous les revenus ! Retire-toi ! Par tes prétentions
« exorbitantes tu as manqué le rang auquel je pré-
« tendais t'élever. » Lorsque Djafar fut sorti, Moëzz
fit venir Iousouf-Bolkin, fils de Zeïri et petit-fils de
Monad, de la tribu de Sanhadjah, et lui annonça
qu'il voulait lui confier la vice-royauté de toutes les
provinces du Magreb. Bolkin parut effrayé d'un far-
deau si pesant : « O notre maître ! dit-il au khalife,
« si vous, si les imams, si vos ancêtres, quoique
« issus de l'apôtre de Dieu, n'avez pu posséder sans
« troubles l'empire du Magreb, comment pourrais-
« je me flatter d'être plus heureux, moi qui ne suis
« qu'un Sanhadji, un Berber ? O mon maître ! vous
« voulez donc me tuer sans employer ni glaive ni

« lance ? » Enfin, pressé, vaincu par les instances de Moëzz, qui le sollicitait d'accepter le gouvernement de ces vastes contrées : « J'y consens, dit-il, mais « sous la condition que les kadis et les officiers « de finances seront choisis par le khalife; que ce « prince conférera les grades militaires à ceux qu'il « jugera dignes de sa confiance; et moi je serai « toujours prêt à exécuter les décisions de ces con- « seillers. Si quelqu'un résiste à leurs ordres, ils « prononceront sur le châtiment que mérite le re- « belle, et je me chargerai du soin de le punir con- « formément aux lois. Eux seuls auront l'exercice du « pouvoir, et moi je serai comme un ministre dé- « voué et zélé pour le service de ses maîtres¹. »

Moëzz approuva extrêmement le discours de Bolkin, et lui témoigna une vive satisfaction des sentiments qu'il venait d'exprimer. Abou-Taleb, fils de Kaïm, demanda à Moëzz s'il ajoutait réellement une foi entière aux paroles de ce gouverneur, et s'il était persuadé de son exactitude à remplir ses engagements. « Mon oncle, répondit le khalife, quelle dif- « férence entre les demandes de Djafar et celles de « Bolkin ! Celui-ci finira par où le premier voulait « commencer. Sans doute, dans la suite des temps, « on dira, Bolkin se déclare indépendant; mais sa « marche, plus régulière, lui méritera l'approbation « des hommes de bon sens, et cette démarche ambi- « tieuse paraîtra couronner d'une manière naturelle « la longue série de ses entreprises. »

¹ Makrizi, *Description de l'Égypte* (man: 797, fol. 288).

Comme ce personnage, ainsi que la dynastie dont il fut le chef, vont jouer dans l'histoire un rôle assez important, j'avais cru essentiel, avant de passer outre, de faire connaître d'une manière circonstanciée l'origine de cette famille, et les degrés par lesquels elle passa pour s'élever à une haute puissance; mais comme ces détails interrompaient trop le fil des événements qui concernent les Fatimites, j'ai cru devoir supprimer ce récit, d'autant mieux qu'il trouvera naturellement sa place dans un autre ouvrage.

Moëzz, avant de se séparer de Bolkin, auquel il donna le nom de Iousouf et le surnom d'Abou'fotouh, lui adressa un grand nombre de conseils sur lesquels il insista vivement, et qu'il lui recommanda de prendre pour base de sa conduite. « Enfin, ajouta-t-il, si tu viens à oublier tous les avis que je te donne, du moins n'oublie pas trois points de la plus haute importance : ne cesse jamais de lever des contributions sur les Arabes du désert, de tenir les Berbers en bride par la crainte du glaive; ne nomme à aucun emploi important tes frères ou tes parents; car bientôt ils se persuaderaient avoir plus de droit que toi à la première place; traite avec bonté les habitants des villes. » Après ces conseils, Moëzz conféra solennellement à Bolkin le commandement de la province d'Afrikiah et des contrées du Magreb, avec toutes leurs dépendances, recommandant à tout le monde d'obéir avec une exactitude scrupuleuse aux ordres de cet officier. La Sicile ne fut pas comprise dans les états soumis à

l'administration de Bolkin, attendu que cette île avait pour gouverneur Aboul-Kasem Ali ben-Hasan. Il en fut de même de la ville de Tripoly, dont Moëzz, au moment de son arrivée, avait confié le commandement à Abdallah ben-Iahlaf, de la tribu de Kotamah. Ce prince nomma en même temps Ziadet-allah ben-Obaïd-allah (ou, suivant un autre récit, ben-Kadim) comme chef de l'administration civile dans toute la province d'Afrikiah, et il le recommanda à Bolkin comme un homme qui méritait de sa part les plus grands égards. Abd-aldjebbar-Khorasani fut chargé de la perception des impôts.

Moëzz partit de Sardaniah le jeudi, 5^e jour du mois de safar, l'an 362, et se dirigea vers l'Égypte, séjournant dans quelques-unes des villes qui se trouvaient sur sa route, et dans d'autres ne faisant que passer rapidement. Iousouf-Bolkin l'accompagna quelque temps; après quoi le khalife le congédia et lui enjoignit de retourner dans les provinces soumises à son gouvernement. Lorsque Moëzz fut arrivé à Tripoly, quelques-uns de ses soldats désertèrent et se cantonnèrent dans la montagne de Nafousah. Il se trouvait dans la ville de Barkah, lorsqu'il éprouva un vif chagrin en voyant la mort tragique de son poète favori, Abou'lkâsem ou Abou'lhasan-Mohammed ben-Hâni, Espagnol de naissance, et qui, après de nombreuses aventures, après avoir dans ses vers célébré pompeusement le khalife fatimite, après avoir acquis dans toute l'Afrique une

réputation égale à celle dont Motanēbbi jouissait dans l'Orient, fut tué dans la ville de Barkah, au moment où il retournait de l'Égypte dans le Magrēb, pour aller chercher sa famille. Il était âgé d'environ vingt-sept ans¹. Moëzz fit son entrée dans Alexandrie le samedi, 25^e jour du mois de schaban, parcourut cette ville à cheval, et se rendit au bain. Il vit arriver auprès de lui une députation composée du kadi de Fostat, Abou-Taher-Mohammed, et des principaux habitants des autres villes, qui venaient présenter leur hommage à leur souverain. Moëzz leur donna audience; il s'entretint longuement avec eux, et leur protesta que ce n'était ni l'ambition d'accroître ses états, ni la passion des richesses qui l'engageaient à entrer en Égypte, mais le désir d'accomplir le pèlerinage de la Mecque, de combattre les ennemis de la religion, de consacrer le reste de sa vie à la pratique des bonnes œuvres, et à exécuter fidèlement les préceptes de son respectable aïeul, l'apôtre de Dieu. Il adressa aux députés des exhortations si pathétiques, que plusieurs des assistants ne purent retenir leurs larmes. Moëzz², après avoir achevé la *khotbah*, regarda à sa droite, et apercevant le kadi de Fostat, lui demanda : « Avez-vous vu un « khalife plus parfait que moi? » Le kadi répondit que jamais aucun prince ne lui avait paru réunir les qualités les plus éminentes au même degré que le

¹ Abou'Imahāsen, man. 671, fol. 129 r., Ebn Khaldoun, t. IV fol. 37 r.

² Haider Razi, fol. 284 r.

prince des croyants. Moëzz lui demanda ensuite s'il avait fait le pèlerinage de la Mecque. Sur sa réponse affirmative, il continua en disant : « Ainsi donc, vous avez visité le tombeau de l'apôtre de Dieu ? » Le kadi déclara qu'il avait eu cet honneur. « Eh bien, lui dit-il, avez-vous également visité les tombeaux d'Aboubekr et d'Omar ? » Le kadi resta interdit et ne savait que répondre, parce qu'il connaissait le zèle extrême de Moëzz pour les doctrines des schiïtes. Dans ce moment il aperçut le fils et l'héritier présomptif de Moëzz, qui était placé devant lui parmi les émirs. « Prince des croyants, dit-il alors, occupé tout entier du plaisir de m'entretenir avec le khalife, j'ai négligé de présenter mes hommages à son héritier. » En même temps il s'avança vers Aziz, et le salua. Moëzz, remarquant l'action du kadi, se mit à sourire, et continua la conversation sur un autre sujet.

Le khalife fit ensuite revêtir de robes d'honneur le kadi et quelques-uns de ceux qui composaient avec lui la députation ; ensuite il les congédia en leur fournissant des chevaux pour leur voyage.

(La suite à un prochain numéro.)